

Un brin de gaieté ne fait pas de mal



16 – 28 juin 2025
Festival Looping #7

Cité Auriol | Coulounieix-Chamiers
Résidence Cultures Proches | Ouïe/Dire

Marion Renauld

Contexte

Ça s'est passé du lundi 16 juin au soir au samedi 28 juin à midi, deux semaines de résidence artistique pluridisciplinaire et expérimentale à la cité Jacqueline Auriol de Coulounieix-Chamiers. En plus de Joël Thépault, Marc Pichelin et moi, la première semaine, il y avait les dessinateurs Guillaume Guerse, Calou et Bob (qui a dû repartir le mardi). La seconde, d'autres dessinateurices leur ont succédé, à savoir Manon Alban, Manon Veaux, Fafa de Bègles, Tangui Jossic et son fils Nils. L'attachée presse de la Compagnie Ouïe/Dire depuis un an, Marie Fabbri, est aussi passée du vendredi 20 au mercredi 25. Entre autres, on a terminé les ateliers avec les élèves de CM de l'école Eugène Le Roy à la fin de la première semaine, et direct on a enchaîné sur le festival Looping #7 avec cinq temps forts, c'est peu dire.

Qu'est-ce que tu veux pouvoir raconter ça. Peut-être on dirait la même chose de n'importe quel truc lors duquel la majorité de ce qui a lieu arrive spontanément et dans le foisonnement, dans le subtil tissage de relations variées, aux vivants, au non-vivant, aux humains, aux situations, au temps, à l'air, à l'eau, au soleil et compagnie.

Ça s'est passé du 16 au 28 mais c'est la continuité de huit années de travail dans le quartier. Le Cockpit, espace culturel de proximité, a ouvert il y a deux ans dans un des trois locaux qui ont remplacé des garages au rez-de-chaussée du bâtiment D. Marc, Joël et moi avons intensifié notre présence sur les six derniers mois, notamment pour créer le jardin qui est du côté du cœur de cité, et quelques parterres de l'autre côté, où sont les entrées. Certaines personnes qui habitent là s'impliquent de plus en plus, aidant à leur façon, cuisinant, nettoyant, bavardant et veillant. Veillant vaillants. Sur chacun et chacune et aussi sur les meubles, valises et chaussures dans lesquels les enfants ont semé des graines. Plus tard on peut entendre parler de paradis ou de jardin d'Éden, de se sentir comme à la campagne alors qu'on est en plein dans un quartier sensible, ou prioritaire, populaire, QPV cité HLM, on peut se demander comment parler d'un tel espace qui, manifestement, permet d'y croire encore.

La phrase qui donne le titre à ce recueil, à savoir qu'un brin de gaieté ne fait pas de mal, c'est Yazin qui l'a sortie à un moment donné. Il faut toujours penser à l'état général de la situation, aux niveaux national, international, local et individuel. Ce n'est pas seulement la toile de fond, c'est la réalité. Les soucis, les peines, les galères, parfois les bonnes surprises. Parce que si tu passes par hasard, tu trouves que c'est joli, et c'est vrai c'est joli, n'empêche que ça requiert des efforts incessants. La lassitude et les ennuis sont sans répit, la poésie pareil. La phrase de Yazin résume l'ambition modeste et coriace.

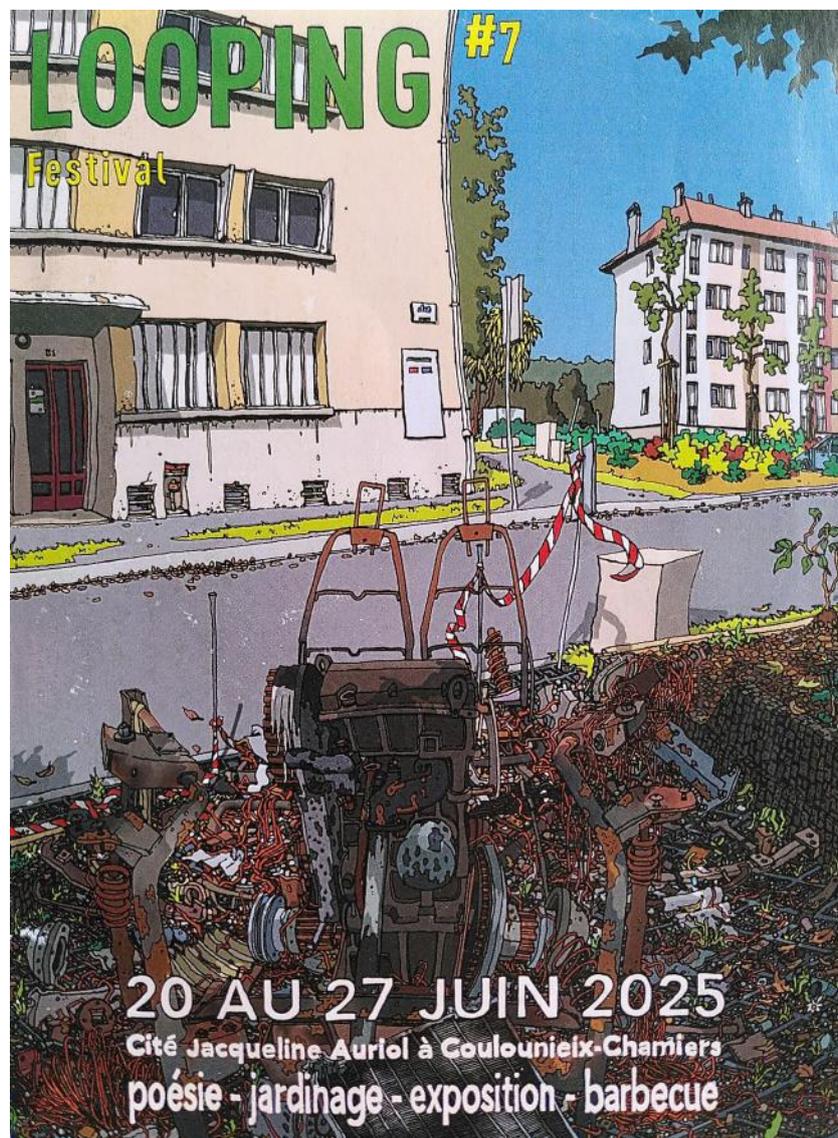
Un brin de gaieté ne fait pas de mal. Yazin est un géant très mince au crâne rasé, tatouages et bracelets, bagues et disons la tête d'un prince truand tranquille qui promène silencieux son petit chien saucisse, Lulu sans aboiements, mais faut pas le chercher. Il nettoiera les vitres du Cockpit le premier jeudi, il l'a dit il le fait, il a la liberté chevillée comme il faut et il dira tu vois, si tout le monde était comme nous, il n'y aurait pas de guerre. Clin d'œil et malice, n'a rien à cacher, tend le dos, se penche en avant quand il te raconte une histoire qui lui est arrivée. Par exemple les cours de psycho qu'il a suivis jadis parce qu'il était amoureux et qu'elle était inscrite, lui y est allé comme ça et y a pris goût, un jour aussi l'appartement qui crame et les mois dans un centre à se refaire la jambe, la cour des miracles, encore, aux abords de la gare, enfant l'orphelinat et les bonnes sœurs sévères mais justes, qui lui ont tout appris, après ça les curés, la religion n'est pas pour lui, restent que les valeurs et les phrases bien formées, l'entraide et la débrouille, ça compte et puis l'envie d'être longtemps pirate et la mer à Marseille, les trous dans les oreilles pour montrer à sa fille que ce n'est pas si dur, maintenant il est là.

Lulu, le bandana rouge que Yazin lui a noué autour du cou il y a plus de trois ans, il le perdra pile au moment où les deux Manon montent leur exposition, présentant, parmi d'autres choses, une série de dessins des chiens de la cité, Mina, Voyou, Seal, Bi, Lulu. Alors le bandana, qui n'est plus qu'un fil effrangé, maigre relique sentimentale, y trouvera sa place. Des noirs, Yazin en a porté vingt ans sur son crâne de corsaire.

Un peu de réel ne blesse pas toujours. On y travaille, nous « les artistes » comme ils disent. Chaque rencontre est précieuse. C'est souvent qu'ils nous remercient pour ce qu'on bricole avec eux, et chaque fois nous disons Merci à vous. Chaque rencontre est mutuelle et l'entre-soi tue. Il n'y a pas une seconde de désert culturel. Pas un blanc sur la page que nous annotons tous en paroles échangées.

Et il y a les gestes. Patricia passe des coups de téléphone, guide un peu les élèves pendant les ateliers, tient la table des boissons pendant les événements. Christine arrose, Phoebe et Amélie aussi. La maman d'Ivan ne descendra pas de son balcon mais elle fera un immense gâteau aux pêches pour l'un des vernissages. Ivan dessine avec Manon Veaux. Zack discute avec Manon Alban qui prend des notes même quand manque la lumière. Sylvestre nous donnera des œufs durs, du pain et une pompe à vélo. Khadra cuisinera deux plats à tajine et autant de salades pour le repas qui suit le dernier spectacle. José épaula Krimo au deuxième barbecue, au premier c'est Saïd et Krimo et Abdou. Le désir d'en être n'a pas non plus de répit. On peut croire que les récits enjolivent la vie, l'empirer c'est pareil.

Les faibles moyens n'ont pas le dernier mot. Le festival Looping, septième édition, aura eu lieu parce que nous aimons l'aventure. Humaine et non-humaine. L'aventure de la culture et la culture de l'aventure. Et aussi l'agri de culture, nous vissons le sensible à la fois dans la terre et dans nos têtes émues.



[le dessin et la couleur sont de Fafa de Bègles
Ah c'est la voiture à Ingrid est ce qu'on entend de la main à la main
et au dos du programme tu tombes sur les yeux de la merle]

Si un peu de gaieté ne fait pas de mal, beaucoup de gaieté fait clairement du bien. Un brin plus un brin plus un brin.

Le festival Looping, ça a été quatre expositions de dessins, dont une accompagnée d'une fresque sur un mur de 15 mètres par 3, une autre de pochoirs d'enfants sur des surfaces publiques, donc quatre vernissages, plus deux concerts intimistes et un spectacle final avec musique, poésie et performance. Ça s'est passé derrière le Cockpit, côté cité, et au jardin 62, l'espace dont s'occupe Joël parmi les Jardinots, le long de la voie ferrée.

Le festival est un prétexte pour inviter du monde, disons officiellement, et montrer ce que nous fabriquons de toute façon n'importe quand. N'importe quand pas n'importe où. N'importe quoi pas n'importe comment. Et nous entre autres, parce que la merle a mis la barre très haute, du nid dans la passiflore aux quatre œufs bleus couvés, maintenant trois merles sont ici artistes persistants. En réalité, venez quand vous voulez. Création permanente. Infusion de culture au-delà de l'événementiel. Beaucoup de gaieté fait du bien. Les choses à bouger sont une pluie continue, les choses à sauver et celles à inventer.

Le programme complet du festival est un texte à trous. Enfile-toi dans les plis de l'espace et du temps. Quelque part on se fiche de faire un festival, c'est ce que ça permet avant, pendant, après, qui donne sa raison d'être. Les détails dans les plis. Pas le quantitatif, même si ça fait plaisir de voir qu'on aime encore à se lier à d'autres. On aura repoussé l'isolement anxieux. On aura poursuivi le travail de terrain pour le rendre à lui-même, vif et hospitalier, mélangé sur les bords, onctueux comme une pâte qui lève.

Voir Élodie et Jérémy au jardin 62, leur nervosité de frangin frangine dans les feuilles de bambous. Simon le vendredi alors qu'un accident a trempé sa semaine dans un peu plus de dur. Ivan le solitaire qui court avec son mini cerf-volant, puis qui s'amuse avec deux autres gamins après le spectacle final. Les enfants avec leurs parents au vernissage de leur expo, et celui qui voudrait voir un dessin de lui dans le prochain Ratiche. Un autre qui construit un pont dans une rigole à partir d'une chute de bois que Joël lui a donnée.

Les détails dans les plis et les choix dans les choses. François propose des vues du quartier pour sa fresque murale au jardin 62, et des croquis de Périgueux dans l'ancienne cabane de cheminot, des mondes mitoyens encore parallèles, des jeux de miroirs comme ceux que Joël a collés sur le mur de la fresque, tout se répond. Les deux Manon dessinent le paysage et souvent tu entends les gens qui vivent ici comme découvrir ici. Les gouaches canines sont présentées avec un texte racontant leur maître ou leur maîtresse, les plantes s'assemblent aux corps, les meubles sont dehors, les valises ouvertes et fécondes les chaussures. Les plis dans les surfaces et les gens dans nos têtes, nos têtes au fond des plis de l'épaisseur des choses.

Vaille. Constaté qu'en trois mois nous avons donné forme à un jardin nomade. Ou plus précisément cinq semaines en trois mois. Et avant dans la boue, la poussière, la grisaille, l'abandon, la méfiance, ô l'apprivoisement.

Un brin de gaieté. En vrai tu sais pas. Plutôt un brin de sens. Un paquet d'amour, pas dégoulinant, pas non plus prosélyte. Un brin d'amour au sens où ça ne sert à rien de se lever le matin si ce n'est pas pour sauver le monde. As-tu dit dans la nuit, tard après la fin. Un brin d'universel. Un service bien commun. Des choses pas vraiment drôles et pas toujours joyeuses mais qu'on sait reconnaître, qui nous sauvent à défaut de sauver la totale. Pas seulement sa pomme, chaque pépin est pépite. Choses qui fabriquent le monde avec un brin de place pour ce qui vaut la peine. Quelque chose comme la vie qui favorise la vie. Un brin plus un brin plus un brin.

Les poèmes du 17, 18 et 23 juin ont été frappés en direct à la machine à écrire sur des feuilles A4 ou A5, au-milieu des conversations. Ils ont rejoint le mur du Cockpit sur lequel j'accroche les pages au fur et à mesure, avec les objets donnés ou trouvés, comme un tableau vivant. Il ne s'agit jamais d'exhaustivité, le mieux est de le vivre. En somme de décrocher, de lire à nu, résonner avec, plonger dans le large des divers motifs, lettres attachées, êtres attachants. Ça pousse et ça prend forme, la matière et l'esprit.

Les photographies sont un succédané aussi. Elles servent cette idée que la poésie n'est pas seulement des mots. C'est une idée connue, pourquoi y insister. Et puis la poésie, disons globalement le regard et l'écoute et les pratiques sensibles. Et les papilles encore. Si, comme a dit Youssef, la vérité fait de nous des hommes libres, la beauté, la bonté, les saveurs et les sons, on pariera aussi sur leur complicité.



[Yazin et l'artichaut
photographie de Manon Veaux]

Mardi 17 juin 2025

On est l'après-midi, chaleur de soleil bleu, soleil bleu dit Yazin. Le bruit de la machine lui rappelle des souvenirs, tu ne peux pas savoir le mal que j'ai quand j'entends ça, grade-à-vue compagnie mais t'allais pas en taule, ils te ramenaient chez toi et ça rigolait pas. Rien que la route, dit Liliane et tu pensais ce que ma mère elle va me faire. On avait fugué, une fois, en passant par les bois, Thiviers-Négrondes, aller voir les copines, on était des filles de la DDASS, les flics en profitaient, c'était aller-retour la claque même si, dit Khadra, ils n'ont jamais le droit, n'empêche. N'empêche qu'on est là et qu'on est bien à l'ombre. Joël élague les robiniers, ces faux acacias qui sont de la même famille, dit-il, que les petits pois. Les branches basses. À la scie pour ne pas faire de bruit. Et le bruit de la scie, quels souvenirs ça fait, ça le travail du bois. Et le bruit de l'échelle glissant là sur elle-même. Quand ça râpe, quand ça craque et quand soudain ça tombe. Parfois quand tu entends le bruit d'une voix humaine, tu penserais qu'il gueule alors qu'en fait il pleure. Yazin il se demande, comme une question de philosophie, qu'est-ce que j'ai fait au monde. Et pourquoi suis-je au monde, qu'est-ce que j'ai fait pour ça, qu'est-ce que j'ai fait pour lui et pourquoi je suis né. Phoebe alias Aya elle se demande aussi, elle dit que ça dépend dans quelle perspective. Le truc serait la destinée. Un grain de poussière qui n'a rien à foutre. Comme un jeu d'échecs, dit Yazin. Amélie elle pense qu'on a tous une façon de voir, disons, le monde, et que c'est compliqué, elle le voit égoïste et néfaste et aussi un petit peu comme des taches blanches, un ciel noir avec des étoiles. Le noir représente le mal, les taches blanches sont le bien. Ah nos imaginaires. Le bruit changé chanson. Laissons vivre les gens, dit Yazin en parlant des religions et tout, qui se mettent dessus, pour juste un bout de terre, laissons vivre les gens. C'est un papillon qui vient le saluer en lui tournant autour, Yazin, qui va à l'essentiel. Deux ailes un point c'est tout. Si la vie c'est deux jours, nous tiendrons encore au sol bleu.



[Phoebe lisant le poème de la page d'avant
et qui dit C'est très bien avant de repartir]

Et maintenant ça déborde de chaque tiroir, ainsi, à droite à gauche et ça tombe et ça monte comme de nos têtes aussi mais qu'est-ce que ça déborde ou peut-être c'est sec à ressasser le même dans un sens et dans l'autre, ah nos épanchements et désertées nos veines. Avec Christine on est allées arroser les parterres, ça ne pousse pas tout seul et ça demande peine, attention soins coriaces. Quand elle s'assoit, Christine dit qu'elle le sent non elle n'a plus vingt ans. Au jardin la lenteur, et la persévérance et la ténacité, l'observation, l'écoute, la tendresse des pieds frêles de cosmos qui se plient sous un jet trop puissant, de la délicatesse. À côté Jérémyo bricole avec Joël. Tu dois sentir ta force et maîtriser ton geste et les mots servent autant que regarder longtemps, ils sont près du fourgon, parlent 220 volts, il lui montre la gouge que frappe le marteau, tu agrandis, ici, le trou, là, à ton tour, il faut taper en biais, vérifier que la vis puisse visser le métal pour réparer les pieds pour un banc au jardin. Arrose allez art ose. Là-bas des enfants jouent, les enfants ça déborde et ce n'est jamais sec, jamais à court d'idées, ainsi à droite à gauche et ça monte et ça tombe, c'est comme nos têtes aussi mais qu'est-ce que ça déborde ou peut-être c'est vide, et nous nous remplissons. Le même est différent si tu veux bien creuser. Arrose allez art ose. Allez bricole bris colle. On se passe les tuyaux. On échange et c'est clair qu'on naît changeant changeante. On est aussi branchés, les rayons du soleil dans le couchant du soir. Là-bas Christine elle dit t'as vu ça met du temps. Le temps ne cesse pas de déborder toujours. Ou c'est chaque fois le même et comment tu le passes à recoller ses bris comme si pour demeurer, il s'agit de changer. De sentir ses deux pieds et de les réparer, d'arroser ses humeurs et d'irriguer nos corps aussi frêles, tu sais bien, que des jeunes cosmos. Déborder est vivre. Bientôt les cosmos fleuriront *et cætera* est vivre. L'exigence est de ne jamais rater la fin, ni d'abord le début, au-milieu tu pourrais quoi broder sur les bords et penser qu'à oser, chacun change la donne. Déborde-moi encore *et cætera*.



[soucoupes volantes fabriquées par Joël avec des tranches de cèdre déposées par Saïd servant autant de tables que d'assises et qui requièrent un diable pour les déplacer les cernes ne disent l'âge de l'arbre que si tu commences par ajouter 20 ans IKEA et consorts n'ont qu'à bien se tenir, ici tout est gratuit grâce aux subventions]

Mercredi 18 juin 2025

Une vieille dame fichu blanc sur la tête au balcon, troisième étage, contemplation. La lune opalescente, à moitié transparente, qui va pour disparaître et dont Gilbert dira que ça le dernier quart, sûr c'est la mauvaise nuit. Le réveil à une heure et puis rien, il attend, pas besoin de vraiment refaire le lit plus tard. Et après pour parler de si peu à manger, Gilbert il dira j'm'en vais à l'auberge de la table qui r'cule. L'auberge de ladite table qui recule, aussi beau que la lune, que la vieille au fichu. Aussi beau que les mauves ou que les verges d'or, ah les fleurs c'est facile, sûr c'est de la beauté. Faut chercher la beauté, on n'en sortira pas de l'auberge et alors, allant disparaissant, chercher de la beauté. Mais comment tu t'occupes. Action contemplation. Par exemple l'eau claire, beaucoup de libellules, et les feuilles d'acacias dans brillante la lumière, et le parfum des fleurs, des animaux mignons, la liste d'Amélie, même si c'est compliqué de trouver des belles choses. Enzo n'en trouve pas. Quelque chose ne tourne pas rond, quelque chose est coincé dans nos habitudes plates, la table pleine ou quoi. Ne fane pas déjà l'aube.

Enzo quand tu lui dis qu'un séquoia peut vivre jusqu'à 9000 ans, il répond que nous on a quoi, un peu plus de 2000. Quand tu lui dis qu'attention l'évolution c'est en millions, par exemple les dinosaures, tu sens qu'il ne voit pas. Lui qui n'a que 10 ans ou quelque chose comme ça. Qui les voit, les fantômes que les meubles triment, qu'on a récupérés, qui ont une seconde vie, qui auraient disparu. Le passé pointillé. Nos élans chrono-phages. Dans la chambre où je dors, au mur il est écrit qu'on se fiche du passé, c'est le futur, ami, qui tant t'appelle, amie, qui a besoin de toi et pas juste à moitié. Les fantômes conjugués au futur antérieur. Comme nous aurons vécu. Et les souches que Saïd a rapportées, regarde, le corps massif d'un arbre vieux d'au moins 50 et découpé, tout tronçonné, en tranches bien épaisses, Joël leur met des pieds, voilà qu'ils s'envolent. Étincelante la vie, maintenant a dit Yan, étincelante la nuit et magiques les potions. Les racines n'oublient pas, à proportion qui lèvent. On peut juste penser que le présent nourrit, c'est le temps qui permet juste les nœuds des branches. Le reste se dénoue et nous les sans racines, aile elle.



[les chaussures de Yan et la truffe de Lulu
la lumière par-devant
l'écriture au jardin et la dictée de Yan sur les poèmes du jour
sur la table et les planches récupérées des bennes d'Emmaüs
chaque fois arrangées par Joël pour que
ça soit joli et qu'on y soit tranquille]

Un géant et une petite saucisse. Le grand et le petit Lulu. Yazin et son chien qui le suit partout. La star du quartier. On est à la scierie dans la poussière de bois, Lulu en première ligne. Si on disait Tonton et à l'autre on dit Miss. Ou Lulu pour tout le monde, chaque fois Salut Lulu. Pour Tata c'est moins sûr alors que Miss, c'est cool. Miss est clair. Toute chose est Lulu, deux Lulu qui se sentent. Sentant, sans temps, 100 ans. Et Yazin et Lulu c'est le sang dans les tempes. Emballés. En balles et dans un sur-son qui n'était pas poison, à l'échelle reconstruite de cette passion, ion alpha, yon terrestre à valvoulquer, tu t'en fous quoi, de cette phrase, j'établis un nom, Lord... Des points points points Sire, Sire, de quoi de la pantoufle ou du tapis, j'entrelace la belle. Kik. A scandé Yan, on rit. Si j'avais su, je serais venue. Tu es là. Pour la pierre, comment on va s'en défaire pour s'en aller. Skaal mon amie t'inquiète pas. Tu sues, bille. C'est quoi l'appel du 18 juin, oye je vous ai compris et ses mains sont levées, ses paumes ouvertes. Ou quoi les enfoirés. Tellement renfermés qu'on ne veut pas savoir. Alors que deux Lulus, deux Lords deux Ladys qui s'interrogent quoi, va interroge-moi. Alors, ah Lord, à l'ordre où les forces m'ont comprise, il faut marquer Non non. Après non, c'est peut-être qu'on échappe toujours. On échappe on chappe calle, chap chap kal on n'échappe jamais. Guillaume s'installe, il pouffe il souffle et ben oui, la pêche ou moyen ou tu te maintiens, tu dis Y a pas d problème, mais tu as intérêt à ce que tu ailles bien. Dans l'impression soleil couchant, une journée est passée. Une géante saucisse, une flèche atemporelle en plein dans la poussière de cèdre et des odeurs de vanille virulente. Interroger la pluie, contempler du balcon, Amélie, même tu donnes à une chauve-souris un prénom bien choisi, Cookie par exemple ou d'autres choses comme ça, donne du sens, oublie, il y aura toujours des étonnations, étonnements futiles, un son sans incidence, un avenir plus loin, des noms de chauve-souris. Comment on émerveille un avenir plus loin, demandera ta voix. Une rencontre indéfinie, peut-être sans antipathie, ou ombre révélée et points points points et points. Joël, pendant ce temps, fait des soucoupes en bois, des pieds à des tranches d'arbres qu'on aime bien épais. Et puis un puits.

Jeudi 19 juin 2025



[jeudi après-midi et vendredi matin
derniers ateliers avec les CM
pochoirs et peintures sur les murs du quartier
lettrages & végétaux
adresses publiques dans l'allégresse enfantine
sans penser aux autorisations
on dialogue avec l'art pariétal et tous les graffitis
la mémoire collective s'échappe à ciel ouvert]



Vendredi 20 juin 2025



[premier événement programmé du festival Looping #7
le vernissage de l'exposition *Ratiche* pour la sortie du numéro 4
avec des dédicaces de Guerse & Pichelin
+ un barbecue jusqu'au crépuscule]



[à l'intérieur du Cockpit
des planches originales de *Ratiché* et en face
un reflet de cela qui se trame en frappant *in situ* et se glane
comme si c'étaient nous les souris toujours sorties de la BD]



[la tranche de lune et la pipe en bois sont de Joël ses excédents pendant que le fusain est un autre morceau tiré du brasero du mois de février]

Lundi 23 juin 2025

Hume hein

parce qu'on n'est
pas des bêtes ni des plantes
on peut
parler à tout le monde
on peut tout écouter

humains hume hein hue mains
on peut tendre les doigts
ne rien faire que voir
sentir et tout hume hein

hume hume hum hum hum
mmmmm comme fait Youssef
quand il parle langoustes
oursins mmmmm zahatar
parce qu'on n'est pas des
plantes ni des bêtes
on se cuisine beaucoup

on n'est pas dessus
comme peuvent les oiseaux
on n'est pas dessous
comme les taupes et les vers
et toutes les racines
légumes-racines rizières
parce qu'on n'est pas dans l'eau

on est là
comme dit Yan
tuez-la tu es là
tu entrenelles la belle
aucune plante ne fait ça
ni comme fait Amélie
une chanson c'est parti
hue les mains hue les pouces

on sait se faire
bestial on sait
se faire floral nos doigts
ont des racines le
jardin planétaire

et vu qu'on est nomades
on est gens du pays
hume le paysage les plantes
ont un visage
on en fait une image
les plantes n'ont pas d'image
les miroirs sont du vide
on est hume un
hume une humus on se
fait des rictus

ta peine Jérémy
ta joie Amélie et
Youssef ta voix
porte-mmmmm ta rage une
merle un rivage
pour les portes des cages
va donnons-nous les clés

il n'y a pas de maisons
chez les baleines
mais des cages à oiseaux
on connaît la chanson

libérez libérez

pour les générations futures
Youssef tu conseilles
mmmmm l'humour
ça va avec l'amour
et avec ça tout roule
humeur humour amour hume hume
Youssef c'est l'air marin
c'est 45 pays sur
une vie de cargos tankers et
compagnie

des pays et des villes
et des moments sans nom
le nomade de la mer
la chasseur cuisinier

les glaneurs les glaneuses
les plantes s'enracinent
et nous nous enterrons
les plantes ni les bêtes
ne sentent tant les pertes
à perte l'abondance

Benji regarde les tomates
qui sont encore vertes
on dirait un jouet
une chenille par exemple
et Benji tu demandes
qui donc est parvenu à la
vengeance sur la route du vide

il y en a
pourtant partout

ça notre affaire est planétaire
on a beau dire beau faire
on charrie toute la terre on
se fait du souci
on dit merci aussi on pratique
la vie

tu sauras que merci
est l'anagramme de crime

on n'est pas des
bêtes ni des plantes on peut
parler à tout le monde
on peut tout écouter
beaucoup s'époustoufler

l'affaire est venimeuse
on déteint sur chacun
et réciproquement l'affaire
est planétaire on a
beau dire bien faire laisse
respirer la terre

attention ça veut dire
que chaque chose compte
et tu insistes cries
à chaque chose
merci

c'est l'anagramme de crime
si tout geste est un crime et
toute chose un être
une présence non choisie
un choix bien réfléchi
pour se relationner

j'ai pas envie qu'on crie
le jardin des murmures
la place des petits gestes
et les dons réciproques

tant qu'à relationner
le reste c'est la terre
doucement avec la vie

dans la castine pousse une
petite plante à billes
c'est de la passerage parfois
ça tombe à point
passe passe passe rage



hume humains hume haine
on se cogne l'orteil contre
de la pierre dure
on aime les cailloux

tous les dons
de la terre
sont gratos pour toi
frère

pour toi miss
toi tonton
salut Lulu et ron
on connaît la chanson

on ne chante pas assez
on ne danse pas assez
on ne brasse pas assez
et brassons-nous encore

le reste est plantes et bêtes
embrassades sans nom

ce qui importe c'est
l'épaisseur

les façades ça n'existe pas
les visages non plus
la matière est plus dense

on peut crépir les murs
la question c'est comment
tu vis dedans

la crème recouvrante
comme la bâche des parterres
ça devient écœurant

le jardinier connaît la profondeur
spécialiste de la surface
ne fait pas le métier

mets-t'en plein les narines
odeurs de cèdre doux
des tranches de 50 ans
imagine les racines

la vie est souterraine

tout ce qu'on se dit pas
qu'on ne se montre pas
on investit le ciel
alors que c'est en bas

ah que la terre est basse
et nous papillonons

politiquement tonton
que la terre est basse
que nous sommes vivants
qu'est-ce qu'on fait perchés

nos corps d'incertitudes
qui se tiennent droits
et puis les louvoiements les
circonvolutions
les rebonds hum hum hum



pendant que la grenouille
dit ce qu'elle a à dire
et toujours se met bien
au cœur d'un nénuphar c'est
la nécessité

parfois tu voudrais bondir
parfois tu bondis
quatre années en arrière
20 ans 10 millénaires
parce que nous sommes présents
et dans le souvenir et
dans la projection
300 ans en avant
épais dans la durée
épais et transpercés comme
la lune l'après-midi
opaque et transparente
présences étiolées
là Khadra fait des signes
à Sylvestre ses doigts
pointent levés butinent
on s'organise l'espace

il y a aussi le poids
d'une petite chauve-souris
séchée sur place
dans son sommeil que
des mains font durer ô hume
hein à l'abri dans
une boîte d'amulette
l'infusion d'allumettes
sortez vos briquets
nous avons des
ailes en papier

il faut que
le XXIe soit le bon
ou on crame
tant qu'il y a de l'eau
le miroir planétaire
les veines sous la peau et
un toit dessus

il faut garantir
le droit au logement
comme pouvoir public intime
politique

l'épaisseur de ta vie
et l'épaisseur des vies
provient des relations
ce sont les relations qui
font la consistance

le gâteau de la maman d'Ivan
par exemple est plus qu'un
gâteau hume
hume hue mains

on pénètre l'image on
cherche pour chaque chose
son unicité

il y a des entités une
grenouille une chaussure
ton humeur ton humour
des entités toujours
peuplant toute chose

à la surface la terre
a peu de qualités
il faut creuser un peu

baisse-toi
baissons-nous
grattons la terre
incandescents

la fête est quotidienne
pénétrons la beauté
comme allez la lumière
dans la photosynthèse
et puis photon toi-même

bêtes plantes et
champignons à plumes à
pattes à poil et toutes les
relations les histoires
bien épaisse comme
des tranches de boue

Amélie à 11 ans
la nature elle s'en fiche
mais elle arrosera
comme Phoebe aussi
princesses aux petits pois

notre part de l'ouvrage
vu qu'on n'est pas des
bêtes vu qu'on n'est pas
des plantes on
s'organise comment
on fermente on macère
on s'aère on séduit
la nôtre part sensible

le XXIe siècle sera potager
les papilles politiques
on se goûte on s'écoute on
s'exprime on se tait
on lézarde on murmure
et le cœur on se le retourne
en même temps que les
muscles de notre cervelle
entrenelle la belle

être du paysage
nous qui sommes de passage
et ce qu'on fait pendant

Christine elle dit C'est
comme les fleurs
un jour c'est là l'autre
ça atterrit ailleurs

être du paysage plutôt que
du pays être de l'affamé plus que
de la famille paître plus
que patrie

fou tout ce qu'on ignore
avec nos yeux surfaces
Amélie tu disais plusieurs face
au réel hume
l'art dans tes yeux

c'est fini
on ne fera plus semblant
ce ne sont pas des
mots mais des voix on
sera pauvres bêtes

elles parlent du désir
des arbres qu'on
ne les coupe pas qu'on ne
soit pas comme ça à deux
à plat ventre
derrière une betterave

épargnons-nous cette peine

ce ne sont pas des voix
mais des vies et des corps
pas vraiment de décor
on ne fait pas semblant

ce ne sont pas des dons mais
des gages de loyauté mutuelle

que j'aime cette aventure
cultive-moi encore
cultive-moi encore

puisque la vérité ce
matin dit Youssef
fait de nous des hommes libres

Mardi 24 juin 2025

Hassna tout à l'heure on a causé un peu
était avec sa fille est la fille de Hassan et la femme de Krimo

on s'est rencontrées par hasard
je lui donnais l'info du festival Looping en allant aux poubelles et
elle m'a raconté
à quel point elle aimait sa culture de là-bas
berbère et la famille combien c'est important

Hassna elle a dit

Le paradis il est sous les pieds de nos parents

elle m'a même dit qu'elle l'avait dit à sa mère
qu'elle la remercie tous les jours
et que les jeunes d'ici semblent vraiment perdus
et puis qu'elle est heureuse que ses enfants reçoivent
le meilleur de l'école
et le meilleur encore de leur lointain village quand ils y vont parfois

Hassna m'a raconté que Krimo le français il l'a appris
en regardant la télévision
pas au centre social mais comme ça vaille regarde écoute la télé
en six mois il savait parler

Hassna quand elle parle elle sourit non-stop

la solidarité de la communauté
contre cette impression d'être peu bienvenus

c'est la deuxième génération
la troisième c'est Mounir qui est en CM2 et que nous avons eu
pendant les ateliers

il faut brasser longtemps



[la plume offerte par Christine
le nid trouvé au pied d'un robinier quelques jours avant
l'œuf découvert aujourd'hui
dans un petit bol en boue de Chamiers du mois de janvier
les dessins de Bob et de mai]



[et si tombent les choses du ciel
montent les choses du sol
pour le vernissage des œuvres des élèves de CM
valises tiroirs chaussures plantées et
à l'envers encore le chemin des nomades
l'histoire des valises et les illustrations seront lues observées les nez
proches le passage est la galerie Zigzag
on conçoit dès lors qu'en tous sens nous marchons]

Mercredi 25 juin 2025

*Je veux inventer
un truc qui existe
a dit Benji*

le pur impossible
ce qu'on fait toujours
et l'œuvre de l'art

au jardin 62
Thomas Bonvallet
joue de la guitare à hauteur de voix

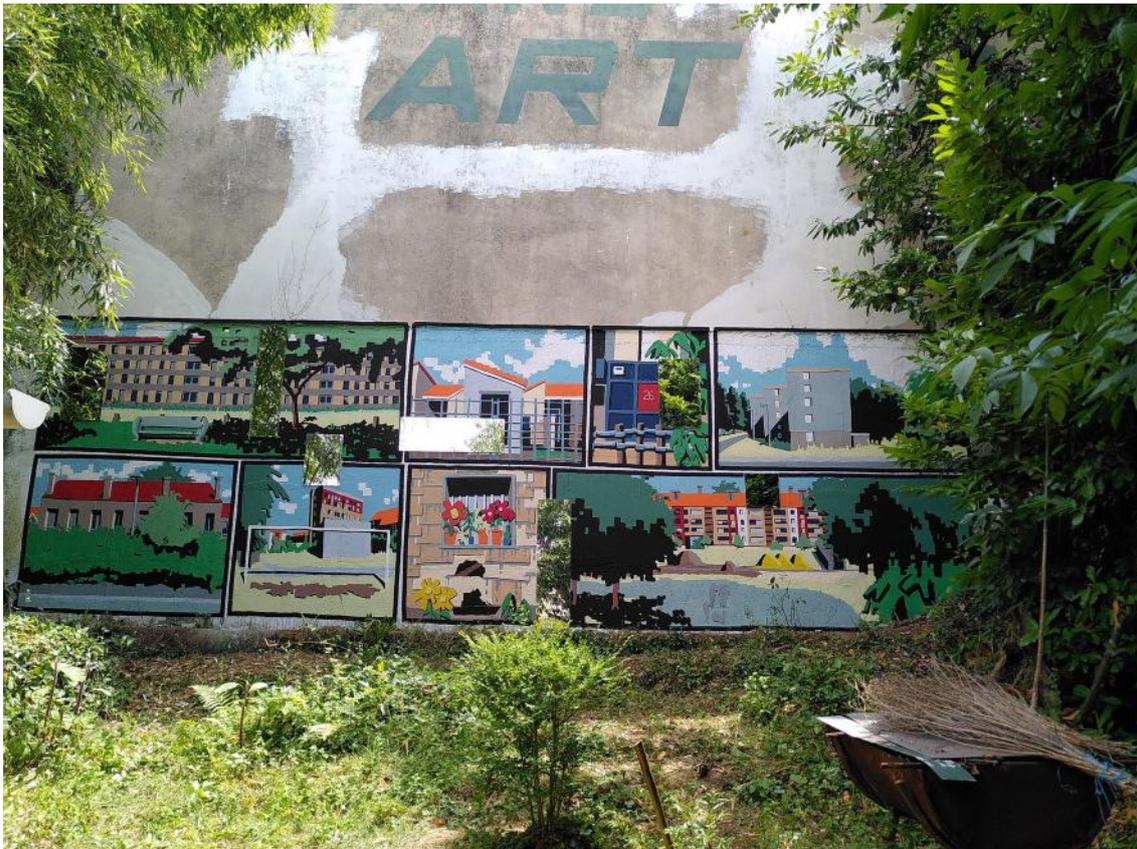
l'art est si petit
à fréquences énormes et d'intimité
quel que soit le truc

nous voulons vibrer
quand de toute façon
tout vibre déjà

Jeudi 26 juin 2025



[par Ivan 5 ans le fils de Phoebe
d'abord le nœud qui tient les feuilles
ensuite le cercle de castine]



[les capitales proviennent d'une ancienne inscription
les cases sont de Fafa de Bègles et du quartier les vues
son exposition s'appelle *En cavale*
les miroirs percent la muraille
l'arbuste au premier plan est d'une graine défectueuse d'oiseau
les façades ça n'existe pas quand
courent et courent encore les derrières d'apparences]

Vendredi 27 juin 2025



[Manon Alban et Manon Veaux montrent leurs *Premiers pas*
de trois ou deux semaines de résidence ici
les chiens de la cité histoires de compagnons
les morceaux de bambous du jardin 62
un début de BD à partir d'un dialogue avec deux enfants frères et
puis des paysages et des scènes de l'esprit qui
défont les frontières entre
cela qui est et cela qu'on désire au
profond d'un plaisir de présent partagé]



[avec des brins de choses que nous avons vécues depuis ces derniers mois
Joël et Marc et moi proposons un moment de
musique poésie et performance impro un propos *melting pot* et multi-sensations
à propos de ces liens aux vivants tout terrain qui s'appelle à peu près
Ah que la terre est basse et
que faisons-nous vivre à ce qui nous fait vivre]



[le râteau-pinceaux de Joël
ou comment dépasser l'opposition stérile entre
culture et culture
qui est l'une des plus grossières erreurs de notre évolution
Joël le trempera dans de la boue du coin filtrée et nettoyée
puisque la terre aussi est peinture en puissance
et que les jardiniers font des natures pas mortes]



[pupitre connecté pour que les feuilles à lire
se souviennent de leurs sœurs de branches et que tombantes
elles sont aussi volantes et savantes et sentantes]



[bref il y eut du monde
et de la nourriture pour ventres têtes et cœurs
et des porosités entre des univers
et des gens convaincus que dans l'effondrement
nous œuvrons et ça marche à
l'émerveillement attention popopo
poétique politique et potager
allez]



[à la fin l'espace a mis son nez rouge
c'est-à-dire que Joël a géré les lumières
avant qu'on oublie tant
il faut imaginer qu'absolument tout était beau
beau malgré beau avec et parce que contre et sans]



Merci à Manon Alban, Manon Veaux, Fafa de Bègles, Tangui Jossic,
Calou, Guillaume Guerse et Bob, vu qu'on a tant besoin d'artistes de terrain
Merci à Ophélie, Benoît et Marie Fabbri pour l'accompagnement logistique
Merci aux habitants et habitantes, c'est plus qu'habiter
quand on fabrique des relations complices et attentives à longueur de journée
Merci à Joël et Marc de donner vie au meilleur de ce que l'art permet de penser,
de faire ou d'éprouver, et de rendre possible cet art du bricolage sensible, sensé et social.

Les photographies sont de Joël, Isabelle Claudel, les deux Manon ou moi.
Le texte qui a constitué la trame du spectacle *Ah que la terre est basse*
est disponible sur mon site web dans la colonne Langage.